

Apologie d'un intérêt controversé

La tauromachie

UN ESSAI DE PHILOSOPHIE CULTURELLE

Éric Corijn

© 2020, Éric Corijn et bitbook.be

Couverture : Bitbook
Photo Éric Corijn : Theo Beck

ISBN: 9789464077049

Tous droits réservés. Toute reproduction totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Pour Robbe

et les moments passés ensemble à El Puerto

TABLE DES MATIÈRES

1	El Puerto	9
2	La fête du taureau	12
3	La Plaza de Toros	15
4	La récession a déjà commencé	21
5	Cultiver la nature	28
6	Al-Andalus, terre de trois cultures	33
7	Une culture à plusieurs couches	39
8	Faire de l'art avec la mort	42
9	Une tâche impossible	45
10	Jeu de positions	49
11	Une longue histoire	53
12	Protéger d'abord les chevaux	60
13	Le Midi, ce n'est pas Paris	66
14	Le toro bravo est un produit culturel	72
15	Trapío, bravura, noblesa	78
16	Victorino Martín et Miura	82
17	Un public réduit de connaisseurs	85

18	Un vedettariat bien développé	89
19	Le temps des gestionnaires	99
20	Un philosophe comme avocat	104
21	Vamos a los toros !	109
22	Le spectacle à trois tiers	119
23	De retour à El Puerto	136
24	L'homme public El Fandi	143
25	Existence pleine et dangereuse	148
26	Une fois de plus	151
27	L'ambivalence est humaine	155
28	Lexique	157
	Remerciements	163

1. El Puerto

DIMANCHE 2 AOÛT 2015. La corrida commence à 19h30. « A las siete y media de la tarde. » Une heure très tardive. L'heure habituelle est « a las cinco de la tarde. En punto. » Ou si vous voulez éviter la grande chaleur « a las siete de la tarde ». Mais ici, à El Puerto de Santa Maria, au sud de Jerez de la Frontera, en Andalousie, sur la côte atlantique, près de Cadix, il faut s'adapter. Le deuxième épisode de cette petite *feria*¹, celui du samedi 8 août, commence même à dix heures du soir. Avec de la lumière artificielle. Vraiment inhabituel. Surtout pour une *corrida de pie* avec seulement des *matadores* et leur *cuadrilla*, trois *peones* et deux *picadores*. La plupart du temps, une corrida programmée si tard dans la soirée est une *corrida de rejones*. Là, il s'agit surtout d'équitation, de chevaux de dressage qui ont tellement confiance en leur cavalier qu'ils acceptent d'être confrontés à un taureau.

Même à dix heures du soir, les places et le prix des billets restent répartis entre « Sol y Sombra ». Entre chères et moins chères. Pour les riches et pour les pauvres. Car « Sol y Sombra » ne traite pas seulement de soleil et de chaleur, mais surtout d'espaces sociaux, de publics différents et de savoir si la corrida se conclut devant les coûteuses *barreras*

¹ Les mots en italique sont répertoriés dans un lexique à la page 157-162

à l'ombre, ou plus près des *tendidos*, côté ensoleillé. Un peu de tradition demeure toujours, même s'il devient plus difficile d'y trouver un sens quelconque.

Les traditions ont leurs raisons propres, une cohérence signifiante. Elles faisaient partie de la vie quotidienne, constituaient une réponse à un véritable défi inscrit dans la vision dominante de la vie de l'époque. Mais les traditions se perpétuent. Même si la société change, certaines pratiques survivent et commencent à vivre leur propre vie. Elles deviennent ainsi des références à un passé. Un passé qui tente encore de donner un sens au présent, de lui tendre un miroir. Chercher et comprendre ce processus devient une quête intéressante, oui passionnée. Parce que ces traditions ont eu une bonne raison d'exister dans la société qui était la leur. Comprendre les traditions en dehors de leur contexte est un travail, une longue initiation à une origine mythique, origines dont personne n'a jamais fait l'expérience. Mais les traditions se perdent et ne restent que des lambeaux dans un monde en mutation. Un monde dans lequel les gens se préoccupent principalement d'eux-mêmes et non un groupe, un monde cerné par l'économie, qui s'intéresse principalement à la valeur d'échange, ou plus exactement, au profit.

L'arrogance commerciale et individuelle n'a pas besoin d'initiation, et la *corrida de toros* devient donc de plus en plus un spectacle ordinaire pour des passants, joué par des acteurs plus ou moins talentueux. J'ai assisté à ma première corrida à l'âge de 14 ans. Cela fait maintenant

près de 50 ans. Mais c'est par intermittence que j'ai vécu cette évolution. C'est un pars pro toto pour un monde en mutation, dans lequel la décadence est remplacée par les apparences et l'argent. Du reste, argent et apparences ne sont-ils pas de plus en plus les deux faces de la même pièce ? Ce monde en mutation annonce la fin d'un spectacle d'un autre temps.

2. La fête du taureau

El Puerto offre donc chaque année de bonnes corridas. El Puerto n'est pas une grande *feria* comme celle de San Isidro à Madrid au mois de mai, avec un spectacle quotidien pendant un mois à Las Ventas où les carrières des maestros se font ou se brisent. À Madrid, la Plaza de Toros peut accueillir 23.798 personnes. En 2019, 967.200 spectateurs ont assisté à 71 représentations et 15.268 abonnements ont été vendus. En 2020, la fête a été mise en veilleuse par le Coronavirus.

El Puerto ne se compare pas non plus à la « FERIA de Abril », dans la Real Maestranza de Séville et ses 12.500 places, qui propage chaque année ce style andalou spécifique visant la grâce et l'élégance. Ou les *Sanfermines* de Pampelune au début du mois de juillet, connues pour l'*encierro* qui amène chaque matin jusqu'aux arènes les animaux des corralles où ils ont passé la nuit, à la périphérie de la ville. Là encore, il s'agit d'une tradition incomprise et souvent racontée avec beaucoup de mépris. À Pampelune, les taureaux de la corrida ne sont pas gardés à l'écurie située juste à côté des arènes. Ils sont amenés chaque matin de la périphérie de la ville jusqu'à la place, à travers les petites rues de la capitale de la Navarre. C'est l'occasion chaque matin à 8 heures pour les *corredores*,

des coureurs de taureaux entraînés capables de maintenir la bonne distance entre une corne en mouvement et un corps humain, de ressentir la tension d'un contrôle risqué. Il s'agit de garder la bonne distance, proche et pourtant hors de portée. Chaque année, chaque matin pendant neuf jours, vaillants, les *corredores* viennent aux « Fiestas de San Fermin » pour ressentir la poussée d'adrénaline que suscite la proximité d'une demi-tonne de taureau de combat. Mais il y a aussi les touristes américains plus ou moins ivres, qui inspirés par Hemingway risquent leur vie comme si l'*encierro* était un thriller hollywoodien. Chaque année, les blessés et parfois les morts de Pampelune font l'actualité mondiale, sont l'occasion pour des chevaliers de la morale mal informés de faire passer leurs sermons avant une interprétation documentée. Quand on lit comment les journalistes traitent ces faits divers à la va-vite, on se méfie des grandes nouvelles. Chaque soir, à guichet fermé, ces taureaux sont jugés lors d'une corrida ordinaire dans une plaza de 19.721 places. Ces grandes fêtes sont précédées par une semaine de « Feria de Fallas » qui se déroule début mars à Valence, dans une plaza de 10.500 places. Ainsi, les grandes villes rythment leur programme avec de nombreuses représentations tout au long de la saison, du printemps jusqu'au début de l'automne. Après quoi, l'entreprise peut se déplacer vers l'été de l'Amérique latine.

La « Feria d'El Puerto » n'a jamais eu une renommée internationale. Toutefois le programme n'est pas non plus

celui de Marbella ou de Benidorm, s'adressant aux touristes étrangers non initiés qui réduisent l'Espagne au soleil, à la sangria, aux castagnettes, à la paëlla et aux éventails multicolores, ces touristes qui se suffisent de l'authenticité de l'industrie des loisirs. Le programme de « La Feria d'El Puerto » ne s'apparente pas non plus au spectacle offert dans des centaines de villages et banlieues, qui chacun organisent leur événement, parfois dans des constructions mobiles. Ces *ferias* représentent environ 80 % des festivités, la plupart du temps de qualité inférieure. Voilà déjà une cause importante du déclin : la logique économique de l'industrie du divertissement elle-même, est incapable de garantir la qualité du produit, surtout lorsque le public s'avère peu critique et non initié. Ce public s'est au fil du temps de plus en plus éloigné de la connaissance quotidienne de la nature, des animaux, de l'élevage. Trop peu de gens connaissent encore le rôle de la nature dans les chaînes alimentaires et leurs équilibres fragiles. L'humanité a remplacé cette relation écologique par une économie alimentaire purement artificielle et industrialisée. Par la publicité, le vedettariat et la médiatisation, la connaissance critique a été de plus en plus remplacée par une culture de consommation superficielle. Cette « infantilisation » est une tendance générale de la société, mais s'applique d'autant plus aux biens de consommation coûteux recherchés par un large public.

3. La Plaza de Toros

La Real Plaza de Toros d'El Puerto de Santa Maria est un bâtiment du XIXe siècle achevé en 1880. Son âge est la cause de problèmes récurrents. Presque chaque année, la *feria* se trouve menacée. Une grande controverse surgit alors. Car la ville risque de ne pas pouvoir terminer à temps les travaux de restauration, ou parce que la direction de La Real Plaza de Toros ne fournit pas de programme tauromachique de haut niveau qui couvrirait ces investissements. Le bâtiment est un polygone de 60 côtés sur 3 étages. L'immeuble a un diamètre de 99 mètres et une arène de 60 mètres de diamètre. Il peut accueillir exactement 12.186 personnes.

La ville a une longue histoire de taureaux. Les premières corridas y ont été organisées sur la Plaza de las Galeras dès le XVIIIe siècle. En 1768, dix corridas ont été organisées au profit de l'Hospital de Nuestra Senora de los Milagros, dans une construction en bois qui a continué à être utilisée jusqu'en 1802. Le 23 juin 1771, le *torero* José Candido, l'un des premiers *toreros* célèbres, y fut tué. L'actuelle Plaza de pierre a été inaugurée le 5 juin 1880 avec seulement deux *toreros* - un « mano a mano » - où chacun avait trois taureaux à combattre. Parmi eux, le légendaire Rafael Molina Sanchez Lagartijo. Dans la seconde moitié du

XIXe siècle, de 1851 à 1893, cette vedette de Cordoue combattut dans 1.632 corridas et tua 4.867 taureaux. À cette époque, les jeux de village où les nobles montraient leurs talents de cavaliers furent transformés en spectacles professionnels et réguliers. Dans de nombreux domaines, la seconde moitié du XIXe siècle vit la conversion du divertissement populaire en une activité économique professionnalisée et donc, au monde sportif moderne. On retrouve là l'origine de la culture des loisirs.

Ainsi, depuis plus d'un siècle, de nouveaux « azulejos », des carreaux de céramique rappelant les grands événements, sont constamment installés sur la Plaza d'El Puerto. L'entrée principale contient l'adage : « Quien no ha visto toros en El Puerto, no sabe lo que es un día de toros », « Quiconque n'a pas vu de taureaux à El Puerto, ne sait pas ce qu'est une journée avec des taureaux ». Le dicton est attribué à l'une de ces autres légendes, Joselito El Gallo, le coq, lorsque lors d'une réunion qui s'est tenue en 1916 à Saint-Sébastien, parla des meilleures arènes d'Espagne. José Gomez Ortega, est un *gitano* né en 1895 près de Séville. Il était fils, petit-fils et frère de *toreros*, membre de la célèbre dynastie des El Gallo. Sa carrière a débuté à l'âge de 13 ans à Jerez de la Frontera, avec des taureaux d'un an. À l'âge de 17 ans, Joselito est devenu *matador de toros*, des taureaux de combat âgés de quatre ans pesant une demi-tonne. Avec Juan Belmonte Garcia, José Gomez Ortega a dominé la fête lors de ces journées dorées autour de la Première Guerre mondiale. Il fut le premier *torero* qui

dans les années 1915 à 1917, réalisa plus de 100 corridas par an. Le 16 mai 1920, il se produit à Talaveira de la Reina. Le cinquième taureau, appelé « Bailador », danseur, lui transperce le ventre. José Gomez Ortega mourut sur le coup. Il n'avait que 25 ans. Sa mort a ému toute l'Espagne.

José Gomez Ortega est enterré dans un grand mausolée, dans le cimetière de San Fernando de Séville, monument réalisé à l'époque grâce à un financement participatif. C'est la seule fois dans l'histoire que Nuestra Senora de la Esperanza Macarena, la mythique Madone de Séville, fut revêtue en habits de deuil. Depuis, il est de coutume à chaque date anniversaire de ce drame de jouer le pasodoble « Gallito ». Le public - qui sait, qui connaît l'histoire - reste silencieux et rempli d'émotion. Et à Madrid, chaque 16 mai, les *cuadrillas*, les *toreros* viennent avec leur couvre-chef à la main et, en mémoire de José Gomez Ortega mort il y a 100 ans, une minute de silence est observée. Ce n'est qu'un détail à connaître. Mais il fait partie d'un héritage profondément enraciné dans ce petit monde.

Son contemporain Juan Belmonte Garcia, né trois ans plus tôt en 1892 dans le quartier populaire sévillan de Triana, a survécu à des centaines de représentations. Il est mort en 1962, 26 ans après ses adieux. Suicide. Il avait vécu trop près de la mort pendant 70 ans. Juan Belmonte Garcia a introduit le style moderne. « Parar, templar y mandar... » Ce sont les trois temps d'une bonne passe. Arrêter, ralentir et mener. Arrêter le taureau. Ensuite, convoquez-le et ralentissez l'attaque en déplaçant le tissu à

la bonne distance, lentement, pas trop loin, pas trop près, en retardant le coup fatal encore et encore, en gardant la tête du taureau basse, contenant ainsi l'instinct d'attaque dans la domination humaine. Et puis, enfin, rendre cette suprématie visible en orientant l'attaque, en la distrayant de son propre corps, en la transformant en une passe allongée, jusqu'au passage du taureau ou, mieux encore, en la transformant en un demi-tour ou un tour complet autour de son corps, qui doit rester calme et proche du danger. C'est dans le « templar », la lente absorption de cette force tangible de la nature, que naît la poésie. En tant que spectateur, vous voyez, vous sentez, la force primaire et impressionnante du taureau contenue, dirigée par un être humain vulnérable et insignifiant, mettant sa propre peur en échec afin de montrer au public la beauté et l'émerveillement à réaliser quelque chose d'impossible.

C'est le sentiment partagé qui est recherché dans le spectacle. Il est accompagné d'un « olé » gonflé, ou d'un pasodoble à la fois rythmique et émouvant dans lequel tous les musiciens et certainement les solistes, peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes. Quand il se passe quelque chose d'émouvant, on l'appelle « duende », l'elfe, ce sentiment magique intangible et si incroyable des contes de fées. Juan Belmonte a fait de l'abattage de taureaux un art, un drame. C'est à cette époque que Igor Stravinski fait scandale avec « l'Oiseau de feu », que Pablo Picasso invente le cubisme et Marcel Proust commence à éditer « À la recherche du temps perdu ». Belmonte était ami avec Ernest Hemingway qui

lui donna un rôle dans le beau livre « La mort dans l'après-midi ». C'est l'époque du modernisme dominant. Du machisme et de la libération à la fois. De la faisabilité, de l'homme qui se détache de la nature, de la tension extrême de l'entre-deux-guerres...

La corrida est comme pour la plupart des sports, un passe-temps de nobles et de courtisans. Peu à peu, les anciens tournois ou parties de chasse se sont transformées en fêtes populaires. Là où les gens pouvaient participer, des talents locaux émergeaient et pouvaient en vivre. Après, il y a eu les règles, les styles, les contrats. C'est un processus connu pour les jeux et les divertissements, les sports et les compétitions, pour le spectacle et son commerce. Comme nous le verrons plus loin, les nobles utilisaient - il y a bien longtemps - les taureaux pour se divertir. Ils offraient également des taureaux à la fête patronale locale afin que les jeunes puissent se mesurer. Et de ces festivités désordonnées, est né un spectacle strictement réglementé. Une fois versé sous cette forme, ce spectacle payant pouvait être proposé au public. Le spectacle devenait une entreprise commerciale, et c'est ce mouvement qui s'est accéléré après la Seconde Guerre mondiale. La société dans son ensemble, s'est de plus en plus construite sur l'argent et les rapports d'échange. Tout est devenu une marchandise. Dans ce processus, d'autres caractéristiques disparaissent, comme le partage et la production communautaire. Le marché libre se concentre sur les modes de vie mobiles qui maintiennent la consommation. Traditions et coutumes se

sont lentement éteintes. En Espagne, cette modernisation a en effet été bloquée et ralentie par la dictature franquiste. Mais après la mort de Franco en 1975, l'Espagne est entrée dans une accélération culturelle, avec « la Movida », illustrée par Pedro Almodòvar et le magazine *Madriz*. Depuis, le mode de vie méditerranéen a été rapidement absorbé par le rythme des peuples et de la mondialisation. C'est dans ce contexte que le rapport aux animaux en général et des taureaux en particulier, est mis à mal.

